NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

81 N° 2 1959

La révélation du Dieu vivant

Henri HOLSTEIN (s.j.)

p. 157 - 168

https://www.nrt.be/it/articoli/la-revelation-du-dieu-vivant-1905

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2026

La Révélation du Dieu vivant

Au seuil d'un très beau livre, à la fois bilan pénétrant de quatre-vingts ans d'exégèse contemporaine, et réflexion théologique sur la place de l'exégèse dans l'actuel développement des études sacrées, le P. Levie résume en une formule apparemment banale l'acquis d'un immense labeur, dont il s'apprête à jalonner l'histoire tourmentée : « Dieu parle par des hommes ». Et il montre que la tâche essentielle de l'exégète est de découvrir, à travers la parole humaine des écrivains inspirés, le message de Dieu [1].

Car la parole de Dieu est parole humaine. Plus on approfondit le conditionnement humain de la Bible, la situation historique et littéraire des livres saints, la manière de s'exprimer de leurs auteurs, « orientaux des dix-neuf siècles qui précédèrent le Christ ou palestiniens contemporains de Jésus », mieux on se rend capable d'entendre la parole de Dieu. Car il a plu à Dieu de faire passer son message par des lèvres humaines, de nous le proposer, afin qu'il nous soit accessible, dans des mots, des images, des « genres littéraires » humains. L'encyclique de Pie XII, *Divino afflante Spiritu,* rappelle « qu'il faut partir de la compréhension de l'homme pour parvenir à la Parole de Dieu. Tout approfondissement de l'intelligence historique de l'homme a sa répercussion sur l'intelligence du message de Dieu ».

Mais cette constatation, qui est à la base du travail de l'exégète, pose un grave problème : celui de la valeur objective de la révélation. Prophètes et auteurs sacrés parlent comme s'ils étaient véritablement *inspirés,* comme s'ils recevaient de Dieu, directement, des paroles qu'ils ont mission de transmettre aux hommes. Ne sont-ils pas victimes d'une illusion collective, ne prennent-ils pas pour « parole de Dieu » — parole dite par Dieu — l'expression de leur conscience religieuse, le mouvement de leur piété ou de leur zèle? Tant que l'on accepta de considérer les auteurs sacrés comme simples transmet-

1. Jean Levie, S. J., *La Bible, parole humaine et message de Dieu.* Coll. Museum Lessianum, section biblique. Desclée De Brouwer, 1958. Ce livre, qui inaugure une nouvelle section de la collection, se divise en deux parties : la première, regard critique sur l'exégèse depuis 1870, montre que l'étude approfondie de l'élément humain de la Bible (genres littéraires, milieu ethnique, environnement historique) manifeste finalement la véritable transcendance du message révélé. La seconde, reprise de quelques beaux articles de la *Nouvelle Revue Théologique,* est un exposé théologique, à partir de nombreux exemples, du problème essentiel qui se pose à l'exégète : reconnaître, dans la parole humaine des écrivains inspirés, le message de Dieu. La lecture attentive de ce livre, surtout de la seconde partie, est indispensable pour acquérir l'intelligence de la manière dont Dieu a voulu parler aux hommes, par les prophètes et surtout par le Christ. Dans les premières lignes de cet article, nous résumons l'*avant-propos* du P. Levie.

teurs d'une Parole, divine par son expression comme par son origine, comme des secrétaires inspirés, prononçant, dictant ou écrivant les mots mêmes que leur suggérait l'Esprit Saint, le problème était comme masqué, écarté au principe par une représentation à vrai dire assez simpliste. C'est sans doute à cette utilité qu'il faut attribuer l'étonnant succès que connut la théorie de la « dictée verbale » pour expliquer l'inspiration. Mais lorsque les faits — ainsi que le montre le P. Levie — obligent à reconnaître dans la Bible une parole d'homme, à l'étudier selon des disciplines historiques, archéologiques, philologiques qui traitent les livres saints comme des livres humains, à tenir compte des résultats de la critique littéraire pour l'interprétation correcte de la sainte Ecriture, la question essentielle ne peut plus être éludée. Il faut lui donner une réponse décisive.

Cette question, pensons-nous, se pose aujourd'hui, plus ou moins confusément, à beaucoup de catholiques fervents. Elle affleure sous les demandes que nous adressent les jeunes, mis en contact plus intime et plus prolongé avec la Bible. Elle prend forme dans l'esprit de plusieurs, qui réfléchissent sur la Révélation, et éprouvent la limite d'une simple analyse phénoménologique du fait religieux.

L'actuelle ferveur, si bienfaisante, pour la Bible, risque, en effet, de passer trop vite sur les indispensables préliminaires, et de s'avérer, au départ, quelque peu « fidéiste ». Mais bientôt les livres saints, reçus avec enthousiasme comme la Parole inspirée par l'Esprit, s'avèrent, quand on les approfondit, tellement marqués par leur expression humaine, par le contexte historique et culturel où ils furent composés, et tellement justiciables de la critique littéraire, qu'une sorte d'inquiétude risque de s'emparer du chrétien qui étudie la Bible. Les problèmes de la révélation, de l'inspiration, du charisme prophétique, d'abord négligés, se posent avec acuité après quelque temps.

Et la phénoménologie religieuse suscite, de son côté, une interrogation analogue. Etude descriptive d'un comportement de l'homme, effort pour déterminer les structures et les « archétypes » de l'attitude religieuse, elle doit avouer son incapacité radicale à « franchir la limite », comme dit G. van der Leeuw, et à se prononcer sur l'objectivité d'une révélation. Si la réponse de l'homme est seule accessible au phénoménologue et peut faire l'objet de son analyse, la question capitale demeure pour lui sans solution : cette attitude est-elle véritablement une « réponse » à une initiative divine? Ou bien n'est-elle que l'expression et la projection d'une sorte d'appel surgi du désespoir de l'homme, de sa déréliction? Ainsi que l'a bien vu, au terme de son ouvrage sur *La religion, son essence et ses manifestations,* van der Leeuw, la phénoménologie est incapable de répondre à une question qu'elle ne peut pas s'abstenir de poser, si elle va jusqu'au bout de ses ambitions. « La phénoménologie n'a d'autre ressource que la foi pour

accepter l'authenticité de la révélation à laquelle l'homme donne une réponse dans sa vie religieuse [2] ».

Nos contemporains se tournent vers les théologiens et leur demandent, dans une interrogation brusque ou enveloppée : Mais enfin, sur quoi vous appuyez-vous pour affirmer que Dieu a vraiment parlé aux hommes, et dans un langage qui leur soit accessible en demeurant authentique parole de Dieu? Sur quel fait décisif vous fondez-vous pour nous dire que l'Ecriture nous transmet, en paroles humaines, le message de Dieu? Où puiser, en dernière analyse, la certitude que Dieu s'adresse à nous par cette révélation biblique, que l'Eglise prétend « garder fidèlement et interpréter infailliblement »?

A cette question décisive, il n'est qu'une réponse. Et cette réponse n'est pas une théorie, mais une Personne : Jésus-Christ. « Après avoir, à bien des reprises et de bien des manières, parlé jadis à nos pères par les prophètes, Dieu, en ces temps qui sont les derniers, nous a parlé, à nous, par son Fils » (*Hébr.*, I, 1-2).

Jésus, Verbe incarné, n'est pas seulement un transmetteur de la Parole de Dieu, ou un garant de l'authenticité de cette Parole. Il est la Parole substantielle. En Lui, c'est véritablement Dieu qui s'adresse aux hommes, puisque Jésus « nous a fait connaître tout ce qu'il a appris de son Père » (*Jo.*, XV, 15), et que les paroles qu'entendent ses apôtres « ne sont pas ses paroles, mais celles du Père qui l'a envoyé » (*Jo.*, XIV, 24).

Les manuels d'apologétique distinguent volontiers deux questions : d'une part, la possibilité d'une révélation; d'autre part, le fait de la révélation dans le Christ. Distinction légitime au plan de la réflexion abstraite et de l'enseignement. Mais, concrètement, la possibilité de la révélation n'apparaît indiscutable que par le fait que cette révélation est donnée en Jésus-Christ. Incarnation et Révélation n'ont pas seulement un lien accidentel; fondamentalement, la vérité objective de la Révélation est démontrée par l'Incarnation : vrai Dieu et vrai homme, dans l'unité existentielle d'une Personne unique, Jésus nous dit, en mots humains, la Parole même de Dieu.

D'où le double caractère de la révélation chrétienne : sa transcendance et son immanence. Transcendance, car l'homme Jésus ne parle pas de lui-même, mais il dit ce qu'il a appris du Père. Pas seulement à la manière des prophètes, dont la connaissance des secrets divins demeurait fragmentaire et partielle. Mais à la manière du Fils qui peut dire que « tout ce que possède le Père est à lui » (*Jo.*, XVI, 15), car « il est dans le Père et le Père est en lui » (*Jo.*, XIV, 10). Le lien que Jésus, dans le quatrième Evangile, rappelle constamment entre son enseignement et sa mission, manifeste que la mesure de cet

2. G. Van der Leeuw, *La religion, son essence et ses manifestations*, trad. française, Payot, 1949, p. 662-665.

enseignement est celle même de sa mission : mission universelle, celle du fils unique, héritier de la vigne messianique, soigneusement distinguée de la mission préalable et subordonnée des serviteurs (*Mt.*, XXI, 33-39). Au principe des paroles de Jésus, il y a sa connaissance de Fils des secrets du Père, et la mission confiée par le Père de les transmettre aux hommes.

Mais ces paroles sont des paroles humaines, dites par des lèvres humaines. L'immanence de la révélation vient de la vérité de la nature humaine du Christ. C'est en concepts humains, en images et en mots humains que Dieu s'exprime. Et dès lors, nous pouvons comprendre la Parole de Dieu : elle nous atteint sans détour, à travers l'intelligence, l'imagination, le vocabulaire de l'homme Jésus.

De ce rappel de vérités élémentaires, nous pouvons, de suite, manifester un double corollaire.

D'abord qu'en se faisant, dans le Christ, immanente, la transcendante Parole de Dieu s'est particularisée jusqu'à devenir la parole d'un Palestinien du premier siècle de notre ère. Universelle par destination, la révélation chrétienne est, dans sa forme et dans son expression, tributaire d'un temps, d'un pays, d'un climat culturel. A la fois marquée par la géographie et la climatologie de la Palestine, par le style du légalisme rabbinique, par la lecture sabbatique de la Loi à la synagogue, par l'humble contexte des pauvres et des petits, où Jésus a voulu naître et s'attarder. Tous ces traits marquent les *logia* de Jésus que nous rapportent les synoptiques. Jésus fut juif de Palestine à un point qui nous semble quelquefois insupportable : il a assumé les coutumes, les usages, les manières de penser de son temps et de son pays, sans arrière-pensée, pourrait-on dire : il suffit de rappeler cette parabole du roi et de ses serviteurs criblés de dettes, qu'il s'apprête allégrement « à vendre comme esclaves, ainsi que leurs femmes et leurs enfants » (*Mt.*, XVIII, 23-25) : l'Eglise ne craint pas de nous la faire lire, chaque année, le 21e dimanche après la Pentecôte, à un moment où, d'ordinaire, nulle incidence du sanctoral n'en détourne l'attention. D'où les efforts touchants et maladroits des missels et des prédicateurs pour en atténuer le « scandale social » ! Ou encore, cette parabole « immorale » de l'économe infidèle, que l'ingéniosité des exégètes n'est pas parvenue à rendre tout à fait acceptable à nos émotivités de modernes moralistes... Dans les premières générations chrétiennes, à travers les écrits inspirés des apôtres, d'un saint Paul en particulier, la Parole de Dieu s'exprimera à travers les formules et les images du « judéo-christianisme » de la Diaspora, marqué par son contact avec l'hellénisme diffus du bassin méditerranéen [3]. Quant à

3. Cfr J. Daniélou, S. J., *Histoire des doctrines chrétiennes avant Nicée*, I : *La théologie du judéo-christianisme*, Desclée & Cie, 1958 — *Philon d'Alexandrie*, Fayard, 1958.

l'Ancien Testament, le P. Levie a montré, en un chapitre illustré d'exemples nombreux et significatifs, combien il était tributaire des civilisations, des cultures et des modes d'expression littéraire contemporains de la composition de ses différents livres [4]. « De même que le Verbe substantiel de Dieu s'est rendu semblable aux hommes en tout, excepté le péché, disait Pie XII dans l'encyclique *Divino afflante Spiritu* (1943), ainsi les paroles de Dieu exprimées en langage humain s'y sont assimilées en tout, l'erreur exceptée [5] ».

Ensuite, que toute la Bible doit être lue et méditée comme le lent effort d'une pédagogie progressive conduisant au Christ. Qu'il soit permis de transcrire une page pénétrante du P. Levie :

« La religion chrétienne est d'abord un fait, un *événement*; cet événement ne se comprend parfaitement que dans sa préparation historique à travers les siècles. Le Christ, centre du plan divin de salut, est entré dans l'histoire dès l'acte de foi d'Abraham, Abraham si peu conscient encore du sens et de la portée de la bénédiction de Yahvé, promise à lui-même et à sa postérité. Saisis par Dieu dans leur barbarie native, répondant à Dieu selon leurs mœurs, leurs coutumes, leur psychologie, souvent encore grossières, mais obéissants et croyants à leur manière, les hommes d'Israël s'orienteront vers le climat du Christianisme. Dieu a voulu qu'apparaisse dans toute sa vérité humaine cette progression des ténèbres vers la lumière, d'un milieu d'égoïsme vers la charité chrétienne. A qui la voit dans son terme qu'est le Christ, l'œuvre divine se révélera plus lumineuse de siècle en siècle dans la faiblesse même de l'agir humain. Le Christ préparé dans l'histoire aide à comprendre le Christ venu [6] ».

Cette page souligne un aspect important de la révélation, et indispensable pour en saisir le développement concret. La Révélation est histoire et pédagogie. Peut-être même faut-il dire, histoire parce que pédagogie : progression historique d'une éducation qui, sans la devancer, accompagne attentivement une croissance temporelle, lente comme toutes les maturations d'ici-bas. Pourquoi, se demandait saint Irénée, le Christ est-il venu si tard? Parce que nous n'étions pas, au commencement, capables de le recevoir. Et, dans un curieux texte, l'évêque de Lyon évoque à la fois la lente croissance de l'humanité, qui s'élève de l'enfance à l'âge adulte, et la nourriture appropriée que Dieu lui donne, jusqu'au moment où elle pourra accueillir son Fils unique :

« Comme une mère peut fournir une alimentation parfaite à son enfant, mais lui ne peut recevoir une nourriture trop âgée pour lui, de même Dieu lui-même avait le pouvoir d'offrir à l'homme dès le début ce qui est parfait, mais l'homme était incapable de le recevoir, parce qu'il était encore enfant. Et c'est pourquoi Notre Seigneur, à la fin des temps, récapitulant et achevant toutes choses, est venu vers nous, non selon ce qu'il pouvait lui-même, mais selon ce que nous, nous étions capables de voir. Il aurait pu venir à nous dans sa gloire inscrutable et inénarrable, mais nous n'aurions pu supporter encore la grandeur de cette gloire. Et c'est pourquoi, comme aux enfants, le pain parfait du Père s'est pré-

4. J. Levie, *op. cit.*, IIe Partie, ch. 1 : *L'Ecriture sainte, parole d'homme*, p. 241-275.
5. Cité par J. Levie, *op. cit.*, p. 191-192.
6. *Op. cit.*, p. 275.

senté à nous comme du lait,... afin que, habitués par une telle lactation à manger et boire le Verbe de Dieu, nous puissions posséder en nous-mêmes le pain de l'immortalité qui est l'Esprit du Père [7] ».

La Révélation, qui est pédagogie attentive à la croissance spirituelle, n'est pas, en effet, d'abord adressée à l'individu. Elle est Parole de Dieu à un peuple, et pour l'éducation de ce peuple. C'est dans le peuple que Dieu s'était choisi, et qu'il a pris en charge, au sortir de l'Egypte, que se situe concrètement la Révélation. Immédiatement inspirés de Dieu — par une illumination intellectuelle, qui éclairait leur jugement, notera saint Thomas, beaucoup plus que par des images ou des paroles distinctes s'imposant à leur imagination ou à leurs sens [8] — les prophètes et les hagiographes ont fonction sociale : ils ont mission de transmettre au peuple élu les paroles du Seigneur, les « oracles de Yahvé », et, par là, d'être ses éducateurs. Conducteurs du peuple, comme Moïse, Josué et les Juges, conseillers de ses chefs, comme Isaïe ou Jérémie, messagers de courage et de « consolation » comme les prophètes de l'exil, ces hérauts de la Révélation de Dieu parlent en son nom à Israël infidèle ou repentant : ils sont ses pédagogues, qui, peu à peu, l'acheminent au Christ...

Ce caractère social de la révélation n'est pas aboli avec la plénitude des temps. Le Christ le renforce, au contraire, en confiant à son Eglise, fondée et structurée par lui, la garde et l'enseignement de la révélation parfaite qu'il est venu apporter aux hommes. Non que l'Eglise reçoive une nouvelle révélation : celle-ci est achevée à la mort des apôtres. Comme dit saint Jean de la Croix, « Dieu nous a tout donné en son Fils unique ; il n'y a pas à attendre d'autre révélation que celle transmise par les apôtres [9] ». Mais à son Eglise, conduite par l'Esprit de la Pentecôte, Jésus-Christ a donné la charge d'approfondir, dans la prière et dans l'étude, la Révélation, et de la communiquer à tous les hommes : « L'Esprit Saint a été promis aux successeurs de Pierre, non pour leur révéler de nouvelles doctrines qu'ils auraient mission de publier, mais pour conserver saintement et enseigner fidèlement, avec son assistance, la révélation que leur ont transmise les Apôtres, ce que l'on nomme le dépôt de la foi [10] ».

C'est donc l'Eglise catholique, qui « possède » la Révélation du Dieu vivant, apportée à la terre par le Fils unique, ce Fils que le Père nous commande d'écouter en nous le présentant au seuil de la vie publique. C'est à l'Eglise qu'il faut la demander ; de ses chefs, succes-

7. *Adversus Haereses*, IV, 38, 1. Nous citons d'après la traduction de MM. Bayan et Froidevaux, faite sur la version arménienne, *Revue de l'Orient chrétien*, 3e série, t. X (1946), p. 322-323.

8. *Somme théologique*, IIa IIae, q. 171 et 172. *Quaest. disput. de Veritate*, q. 12, a. 1.

9. Cfr *Montée du Carmel*, II, ch. 20. Ce point a été précisé contre les modernistes par le décret *Lamentabili*, Denz. 2021.

10. Concile du Vatican, Const. *Pastor aeternus*, Denz. 1836.

seurs des Apôtres, qu'il faut la recevoir. Cette révélation n'est pas conservée par l'Eglise comme on garde, dans un coffre soigneusement cadenassé, un joyau ou des billets de banque. Elle est, au contraire, l'aliment de sa vie spirituelle. Sans cesse méditée et approfondie, à la lumière d'une tradition qui maintient son regard dans la ligne même de celui que les apôtres ont porté sur ce Jésus, en qui ils voyaient et touchaient le Verbe de Dieu, l'Ecriture Sainte, qui contient la révélation, est vraiment le livre de l'Eglise : le livre de sa prière, le livre de son enseignement, le livre de ses attitudes en face des événements du monde. Ce livre est toujours ouvert dans l'Eglise, sans cesse relu par ses chefs et par ses enfants. Il est le bien de tous, et nul ne s'arroge le monopole d'en disposer à son gré. Car la Parole de Dieu, dans l'Eglise, est le pain que l'on rompt à la table de famille, signe d'unité et d'amour fraternel, en même temps que nourriture substantielle; tous y ont accès dans l'amour, et cette avidité manifeste la vitalité du Corps du Christ nourri constamment de sa Parole et de son Eucharistie.

Dans l'Eglise, la révélation scripturaire est à la fois respectée comme un dépôt précieux et possédée comme un bien de famille. Trésor soigneusement gardé, mais constamment utilisé. Comme l'Eucharistie, la révélation accomplit l'Eglise et lui appartient en même temps. L'Eglise est à son service, et possède seule le droit de la lire et de la comprendre. Ministres de la Parole, ses chefs détiennent le privilège de l'enseigner sans erreur, de la prêcher sans défaillance, d'y découvrir la réponse aux questions des hommes de tous les temps. Car le Christ Jésus vit dans son Eglise, et, par elle, continue de parler aux hommes. Non pour ajouter quelque chose à ce qu'il disait, au bord du lac ou sur les routes de Galilée à Pierre, Jacques, Jean et Matthieu, mais pour que demeure, parmi nous, vivante et porteuse de salut, la Parole par qui Dieu ne cesse d'interpeller les hommes.

Si le *comment* de la révélation s'éclaire en regardant le Christ, en qui Dieu parle avec des mots et des métaphores humaines, il reste à voir quel est précisément le *contenu* de la révélation. Dans une riche formule, le Concile du Vatican, précisant que, si la révélation divine est utile, convenable (voire, ajoutera l'encyclique *Humani generis* de 1950, moralement nécessaire) pour la connaissance concrète, certaine et universelle, de l'existence de Dieu et de ses attributs, elle n'est proprement indispensable que pour la connaissance des vérités surnaturelles, par définition inaccessibles à notre intelligence, indique en quelques mots l'objet propre de la révélation : *Dieu lui-même et les éternels décrets de sa volonté* [11]. Si la relation interpersonnelle est, au sens le plus riche et le plus intime, non pas communication de choses mais communication de la personne elle-même, qui se confie

11. Concile du Vatican, session III, ch. 2, Denz. 1785.

à l'autre, on comprend que l'objet de la révélation de Dieu ne puisse être que lui-même. Notre effort métaphysique peut, de soi, parvenir à affirmer un Dieu en quelque manière personnel; il est bien incapable de nous faire connaître qui est ce Dieu, dont la personnalité même, si l'on peut dire, se dérobe au fur et à mesure que progresse la réflexion métaphysique. « Au terme de notre connaissance de Dieu, ne craint pas d'écrire saint Thomas, *nous connaissons Dieu comme un inconnu,* car la perfection que notre esprit peut atteindre en cette connaissance est de reconnaître que l'essence divine dépasse absolument tout ce que nous pouvons appréhender en cette vie; ainsi, nous savons que Dieu existe, mais nous ne savons pas qui il est [12] ». La personnalité d'un ami ne saurait être prise de force; il faut, pour que nous connaissions notre ami, qu'il consente à se livrer à nous par la confidence... Si Dieu veut être cherché, il ne se fait connaître que dans l'acte, évidemment gratuit, de sa propre révélation.

Cette révélation, au reste, ne saurait donner à l'esprit créé une connaissance exhaustive de Dieu. La méditation de la révélation biblique nous convainc, au contraire, que Dieu ne livre son mystère intime que par le biais des initiatives de bienveillance qu'il notifie en les accomplissant. La révélation divine, disaient les Pères grecs, est *économique* : ce qui signifie que Dieu se fait connaître à travers ses gestes de salut. Comme on ne regarde le soleil dans le plein éclat d'un jour d'été qu'à travers un verre fumé, on ne peut contempler, ici-bas, l'indicible splendeur de Dieu qu'à travers la réalisation des « éternels décrets de sa volonté ». Si bien que la révélation est tout à la fois connaissance et accueil, connaissance dans l'accueil : il faut, selon le mot de saint Jean, accepter de « faire la vérité (c'est-à-dire de marcher dans la voie où Dieu nous engage) pour parvenir à la lumière » (*Jo.*, III, 21). Qui accepte le don de Dieu, et le laisse transformer sa vie, connaît du même coup le mystère même de son Bienfaiteur. L'aveugle-né n'obtient pas seulement la vue corporelle, mais, dans son consentement au miracle physique que Jésus accomplit en lui, il obtient la connaissance de ce « Fils de l'homme » reconnu et adoré comme authentique Seigneur. Révélation et réalisation de l'œuvre divine vont de pair; plus exactement, c'est un seul et même acte de la bonté de Dieu pour nous.

« Le principe fondamental de la part divine dans l'Ecriture Sainte, écrit très justement le P. Levie, est *la réalisation et la révélation du mystère de Dieu.* Dieu opère par les faits de l'Ecriture et nous dit dans l'Ecriture son plan divin du Règne de Dieu, de l'élévation surnaturelle et du salut éternel des hommes par l'Incarnation du Verbe, centre de toute l'économie divine : sa préparation en Israël dans l'Ancien Testament, sa réalisation à un moment du temps par le Christ Jésus, sa réception dans un nouvel Israël : l'Eglise, corps mystique du Christ [13] ».

12. *In Boetium de Trinitate,* q. 1, a. 2, ad 1.
13. *Op. cit.,* p. 276.

L'Ecriture, dit-on volontiers, nous transmet des faits et des paroles. Et la Révélation porte à la fois sur les moments d'une histoire et sur le sens de cette histoire. Cette distinction, exacte à première vue, ne saurait être poussée. Car elle tendrait à disloquer l'unité de la Révélation. Un regard sur l'Evangile nous fera mieux comprendre cette unité. Les faits n'ont pas seulement valeur empirique ou anecdotique; sans doute, ils ont eu lieu, et nous ne saurions mettre en doute l'historicité de ces miracles, que saint Jean nomme « les œuvres du Christ »; mais, comme y insiste précisément le quatrième Evangile, ces faits sont chargés de sens. Ils sont des *signes*; ils manifestent l'amour du Père, qui a envoyé son Fils pour que nous ayons la vie, si nous croyons en lui (*Jo.*, III, 16), et la « gloire » de ce Fils, qui, en sa condition humiliée, demeure uni au Père dans l'égalité de son immanence consubstantielle. Si Jésus ouvre les yeux des aveugles, c'est parce qu'il est la Lumière du monde, et permet, dans la foi, de connaître, en le voyant, le Père que nul jamais n'a pu voir (*Jo.*, I, 18). Si Jésus ressuscite Lazare, c'est parce qu'en lui est la vie, et que sa mission est de donner la vie, de la donner en abondance à tous ceux qui acceptent de devenir ses disciples (*Jo.*, I, 4; X, 10). D'autre part, les paroles de Jésus sont des actes : ce qu'il dit, il l'accomplit et le réalise par la force même de sa parole toute-puissante. Quand Jésus proclame que les péchés sont remis, ils le sont en effet; quand il déclare donner sa vie pour le salut du monde, cette vie est donnée; les bourreaux ne feront rien d'eux-mêmes; tout leur apparent pouvoir sur celui qui se livre à eux librement (*Jo.*, X, 18; XVII, 4-11) leur est donné par la volonté de Jésus de boire le calice que son Père lui a remis : « Tu n'aurais sur moi aucun pouvoir, s'il ne t'avait été donné d'en-haut » (*Jo.*, XIX, 11). Ce que l'Ecriture nous révèle, c'est tout simplement, à travers les faits d'une histoire dont la signification proprement religieuse est de nous faire connaître quelle est, à notre égard, la bienveillance de Dieu, l'intimité même de ce Dieu, à laquelle aucun regard humain ne saurait atteindre.

Le mystère Trinitaire en effet nous est manifesté, non pas dans un énoncé spéculatif, mais à travers les œuvres des Personnes : le Père envoie son Fils; le Fils habite parmi nous, « venu de Dieu et retournant à Dieu » (*Jo.*, XIII, 3), dans l'authenticité d'une nature humaine qui le fait « l'un de nous »; l'Esprit Saint nous est donné comme sanctificateur et hôte de notre âme, en qui il murmure (*Gal.*, IV, 6), à qui il fait murmurer (*Rom.*, VIII, 15) la prière des fils adoptifs. La méditation de ces textes impose d'affirmer la distinction, l'égalité, et ce que le concile de Nicée nommera la consubstantialité de trois Personnes divines distinctes en l'unité de la nature du seul Dieu et Seigneur révélé dans l'Ancien Testament.

Présenter ainsi la révélation de l'Ecriture, n'est-ce pas l'affecter **d'un coefficient de pragmatisme? Cette crainte serait fondée, s'il nous**

fallait prêter à Dieu la faiblesse et la complication de notre mode humain de connaître. Mais, dans la simplicité divine, savoir, vouloir et réaliser s'identifient. Connaître Dieu comme artisan de notre salut, c'est découvrir en lui la vérité de ce salut. Au sommet de la révélation, nous n'entendons plus seulement des prophètes, mais le Fils unique : le Verbe, qui est à la fois Vérité et Amour, qui nous dit l'indicible vérité de Dieu en faisant pour nous les gestes bénéfiques du Dieu Sauveur. Ses « œuvres » témoignent de sa « gloire » divine, et celle-ci se manifeste dans ses œuvres de bonté et de salut. « Nous avons contemplé sa gloire, dira saint Jean, la gloire qu'un Père donne à son Fils unique, plein de grâce et de vérité » (*Jo.*, I, 14).

Il faut dire plus : Jésus crée, par sa parole et ses actes, l'expression authentique de la vérité qu'il vient nous révéler. Il crée, lui si engagé dans le contexte culturel et religieux de son peuple et de son temps, cette « langue théandrique, contemporaine de toutes les époques [14] » qui exprime adéquatement le message que Dieu a voulu faire tenir aux hommes.

A première vue, cette proposition est déconcertante. Le langage, parmi les hommes, n'est-il pas un simple moyen de contact, un véhicule commode, qui ne vaut que par la pensée dont il est chargé? Mais déjà les philosophes ont raison d'insister sur l'importance et la valeur du langage, pour atteindre la pensée, qui, en quelque sorte, le modèle et le façonne selon ses exigences propres. La langue d'un penseur est plus révélatrice qu'il ne semble d'abord; et c'est par l'étude des mots que l'on accède, de manière privilégiée, au message. Mais, quand il s'agit du Verbe de Dieu, de la Parole éternelle et substantielle du Père, il faut parler d'adéquation parfaite entre ce que le Verbe veut nous dire et les mots par lesquels il le dit. Les mots si simples prononcés par Jésus, retenus et transmis fidèlement, sous l'assistance de l'Esprit, par ceux qui les entendirent des lèvres de Jésus de Nazareth, sont pleinement expressifs de la Vérité de Dieu : ils la disent et la font tout ensemble. Et la valeur de ces mots divins, soigneusement conservés dans nos Evangiles, dépasse l'instant où ils furent prononcés, l'incident qui les provoqua, pour demeurer, jusqu'à la fin des temps, l'expression authentique et irréformable de la Révélation de Dieu.

« Jésus, étant Homme-Dieu, écrit le P. Levie, domine son enseignement et dans sa valeur intime et dans sa puissance d'action sur l'homme. Créateur de l'homme et pénétrant, jusque dans ses derniers replis, la nature humaine, il sait tout ce que représente de force de vie et de pensée la moindre idée, le moindre sentiment déposé par lui dans l'âme de ses disciples. Maître de l'avenir, il sait sous quelle forme — forme de pensée ou forme d'action, rite, prière ou précepte — il doit communiquer aux hommes telle vérité pour que, se développant selon la nature de l'homme, elle progresse sans cesser d'être elle-même et s'explicite tout en restant identique. Jésus ne livre pas sa doctrine aux hasards de l'histoire, qui, fatalement, en dissiperaient ou déformeraient certaines parties;

14. *Op. cit.*, p. 297.

il ne la livre pas aux caprices de l'interprétation individuelle, qui, même contrainte par des accumulations d'évidence, a encore le privilège de s'aveugler ; il se sait continué par une Eglise, son Epouse, qui le comprend à un mot, à un geste, que lui-même connaît d'avance et dans son être actuel et dans son devenir, dans laquelle il demeurera vivant jusqu'à la fin des temps [15] ».

Par l'Eglise, en effet, la Parole véridique du Verbe, qui, dans les mots humains, a exprimé l'authentique vérité de Dieu, est « saintement conservée ». Conservée comme parole de vie, non comme document d'archives. Dans un effort constant d'intelligence et de formulation, qui, en vertu de l'assistance de l'Esprit, ne sera jamais trahison ou gauchissement du message de Jésus, mais au contraire approfondissement, et, si l'on peut dire, prise de possession toujours plus explicite et concrète. De cet approfondissement des paroles de Jésus, l'aspect qui retient davantage l'attention est l'effort d'analyse qui aboutit aux dogmes catholiques, et la formulation de ces dogmes en propositions distinctes. Selon une heureuse formule du P. Bainvel, le dogme catholique a pour point de départ « le contact vivant avec les objets de la foi [16] » : ce contact se maintient dans l'Eglise, et c'est à partir de cette expérience que la réflexion de l'Eglise, conduite par le Saint-Esprit, exprime en termes aussi précis qu'il lui est possible la vérité à laquelle elle adhère parce que son divin Epoux la lui a révélée. Mais il faudrait aussi prêter attention au mouvement inverse, par lequel l'Eglise prend conscience de l'unité concrète de cette vérité révélée, analysée et comme séparée en dogmes particuliers : cet effort de synthèse lui permet de ressaisir, à chaque instant, l'unité concrète de la révélation du Verbe incarné. Et d'en inspirer toute sa vie, son enseignement et sa prière, sa réflexion et ses attitudes, dans un constant mouvement d'adhésion à la révélation dont son divin Epoux l'a constituée « gardienne et maîtresse » jusqu'à la fin des temps [17].

Quand Dieu parle, nous souhaiterions qu'il le fasse toujours dans le fracas du tonnerre, à la lueur aveuglante des éclairs, traçant d'un feu incandescent, comme dans le film *Les dix commandements*, ses oracles sur la pierre. Il n'en est rien. La Parole de Dieu se présente à nous, dans l'Ancien Testament, sous des formes littéraires assez banales : poèmes d'un prophète, parlant à ses compatriotes en images familières ; récits qu'on se transmet, de bouche à oreille, aux confins du désert ; généalogies qui justifient le droit de telle famille à com-

15. J. Levie, S. J., *Sous les yeux de l'incroyant*, Desclée De Brouwer, 1946, p. 284-285, repris dans *La Bible, parole humaine et message de Dieu*, p. 297-298.

16. *Etudes*, t. 101, 5 décembre 1904, p. 626. Cet article, écrit pour le cinquantenaire de la définition dogmatique de l'Immaculée Conception, demeure une des études les plus pénétrantes sur le fait dogmatique dans la théologie catholique et le développement du dogme. Cfr également L. de Grandmaison, *Le dogme chrétien*, Beauchesne, 1928 : recueil d'articles écrits à l'époque du modernisme.

17. Concile du Vatican, session III, ch. 3, Denz. 1793.

mander aux autres; fresques d'apocalypse avec leur classique bouleversement sidéral; chants lyriques, chargés de réalisme osé, comme en composent les aèdes d'Orient; commentaire subtil d'une désignation topographique, explication familière ou étrange d'un lieu-dit sur la piste des caravanes. Tous les genres littéraires de l'Orient sont utilisés par l'Esprit Saint. N'aurait-il pu inventer du nouveau, qui appartint en propre à sa révélation? L'Esprit ne l'a pas voulu...

Lorsque la Parole de Dieu, en sa plénitude, tombe des lèvres de ce Jésus, en qui notre foi reconnaît le Fils unique, elle s'exprime, si l'on peut dire, de manière encore plus modeste : les secrets de Dieu et de son Royaume sont contés, au tournant d'un sentier, au bord du lac ou dans quelque pauvre logis, sous la forme d'apologues ou de sentences à la portée de tous, dans le style des anciens *midrashim* ou des apostrophes prophétiques. Causeries familières, en mots très simples, tellement simples qu'ils semblent devoir s'envoler aussitôt que prononcés; et cependant les cœurs bien disposés ne les oublieront pas, et les pauvres images de l'Evangile seront méditées jusqu'à la fin des temps, sous toutes latitudes, dans tous les coins du monde où sera parvenu son message.

Quand Dieu paraît sur terre, il vient si simplement, si pauvrement que l'on n'y prend pas garde. Bethléem, endormie, ne se doute pas du mystère qui s'y accomplit, du salut qui s'y révèle; seuls les bergers, pauvres et méprisés, entendront l'annonce des anges et reconnaîtront leur Sauveur. Quand Dieu parle, il le fait si discrètement que bien peu prêtent attention à ces conversations de pauvres Galiléens rassemblés dans une maison de bourgade, cheminant sur la route... Les mots sont ceux de tous les jours, les paraboles sans apprêt, les *logia* sans prétention : littérature de petites gens, dont sourieront avec dédain un Celse ou un Nietzsche.

Et pourtant, c'est cette Parole que Dieu adresse au monde, qu'il lui fait transmettre par des apôtres sans culture, aussi illettrés que leur Maître. « Les Juifs demandent des miracles, et les Grecs sont en quête de sagesse » : ils attendaient mieux que cette révélation sans apparence, sans grandeur humaine, sans cet éclat qui devrait signaler l'interpellation de Dieu aux hommes. Mais tandis que sages et puissants s'en détournent, les cœurs simples et pauvres s'ouvrent à la Parole de Dieu prononcée par Jésus. *Et revelasti ea parvulis...*

Paris (VIIe) Henri HOLSTEIN, S. J.
15 Rue Monsieur.